



M. Estadiou

ARCHIVISTE-BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE CASTRES

Officier d'Académie

ANNALES

DU

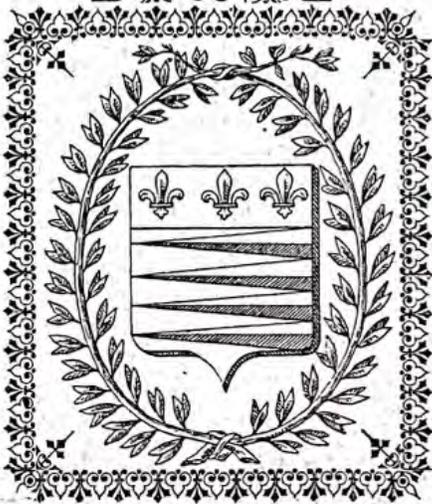
PAYS CASTRAIS

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours



IMPRIMERIE ABEILHOU

CASTRES



son noviciat le 24 novembre 1625, et fit sa profession de foi le 24 novembre 1626.

Il fit un long voyage à pied pour aller visiter la grotte de Sainte-Magdeleine, en Provence, et les reliques de Saint Maximin. Mais il avait trop présumé de ses forces; il fut atteint à Marseille, d'une maladie très dangereuse. Cependant il recouvra bientôt sa santé et revint à Toulouse.

Sa piété était si grande qu'on lui a attribué plusieurs miracles. Passant à Saint-Affrique, lors de son voyage en Provence, Frère Mathieu alla visiter le s^r Pierre Viste, son frère, au hameau des Montagnols; il y trouva un petit enfant, nommé Antoine, au lit de la mort. Le religieux qui l'accompagnait le pria de donner sa bénédiction au malade, mais il s'en excusa. Mais enfin quand on lui fit observer qu'il n'y avait point d'inconvénient de faire le signe de la croix sur l'enfant, il le fit, et l'enfant se trouva en parfaite santé.

Les infirmités qui affligèrent Frère Mathieu commencèrent à son noviciat et ne cessèrent de le tourmenter jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut le 15 août 1675, avec la réputation d'un saint.

CHAPITRE X

CURIOSITÉS DU PAYS CASTRAIS (1)

Les environs de Castres et plusieurs parties de l'arrondissement offrent, aux regards des choses curieuses dont nous allons donner le détail.

ROCHER DE LUNEL

A une très petite distance de la ville, en se dirigeant vers Roquecourbe, on rencontre un rocher qui porte le nom de *Rocher de Lunel*.

(1) Extraits tirés de la Biographie et des Chroniques Castraises, par M. Nayral, tome 4, page 557.

Au premier aperçu, il ne présente rien d'extraordinaire; mais lorsqu'on l'examine de près et avec attention, on est surpris de le voir parsemé de limaçons et de vers pétrifiés. Il est aussi couvert de pierres, dont les angles sont arrondis; les uns ressemblent à des olives les autres à des dragées; plusieurs trous d'un accès fort difficile, s'enfoncent horizontalement dans son sein. Lorsqu'on se hasarde à les visiter en y pénétrant à plat-ventre, on en rapporte quelques pétrifications: ce sont ordinairement des *Serrailles* (lézard gris), des lézards et quelques serpents qui conservent encore leur nature osseuse sous les apparences et la dureté de la pierre.

RUISSEAU ET PETITE CASCADE DU ROSÉ

Un ruisseau appelé *Rosé* passe sur le Rocher de Lunel et forme en tombant une double cascade. Il arrose ensuite une petite prairie, resserrée entre des rochers tapissés de fleurs et de verdure, après avoir serpenté sous des saules et des peupliers, il s'échappe en murmurant et va se jeter dans l'Agoût. On remarque, dans la pierre calcaire, une érosion qu'on ne peut attribuer qu'au séjour des eaux, occasionné par une abondance extraordinaire ou par une digue qui aurait existé jadis au bord de la rivière. C'est au-dessus du Rocher de Lunel et de ce ruisseau, dont l'auteur des Antiquités Castraises parle avec enthousiasme, que les Romains avaient élevé le *Castrum* qui a donné son nom à la ville.

LES ENVIRONS DE ROQUECOURBE

En suivant la même route jusqu'à Roquecourbe, que les anciens historiens désignent sous le nom de *Rupis Curna Castellania de Roquacorba* et qui est si connu de nos jours par ses nombreuses fabriques de bonneteries et de maroquins, on trouve dans les campagnes voisines de l'ocre et de la pierre noire en abondance. Il y a aussi près de cette petite ville une source d'eau minérale qu'on appelle *la Fontaine de Siloé*. Elle n'est guère fréquentée que des habitants du voisinage qui l'em-

pioient quelquefois avec succès dans plusieurs maladies. Peut-être qu'un jour elle prendra un rang distingué parmi les eaux thermales les plus renommées du Midi de la France.

LES SALVAGES

Si l'on revient sur ses pas, on descend dans le village des Salvages : c'est là qu'on pouvait admirer, il y a soixante ans (1830) les prodiges du commerce et de l'industrie. Peu d'années avant cette époque, les Salvages n'était qu'un amas informe de quelques misérables maisons habitées par des familles pauvres, auxquelles un moulin à blé et une papeterie peu importante fournissaient tous les moyens d'existence.

MM. Guibal Anne-Veaute et Grasset en avaient fait un lieu des plus remarquables du département par les importants établissements qu'ils y avaient élevés à grand frais. Ces deux industriels eurent quelques succès au début de leur entreprise, mais bientôt, ayant à lutter contre la concurrence désastreuse des Anglais, ils se virent forcés de changer la nature de leur commerce (1).

BURLATS

Une belle route, longeant presque toujours la rivière d'Agout (2), sert de communication entre les Salvages et Burlats, que Bernard Guido appelle *villa de Burlato* et *Burlatum*. Rien de plus gracieux, de plus pittoresque, d'une fraîcheur plus suave, qui parle plus à l'imagination et au cœur, qui fournisse des inspirations plus passionnées, parlant aux amants, aux poètes, aux artistes, que ce romantique village de Burlats. Entouré de hautes montagnes d'où descendent plusieurs ruisseaux limpides qui viennent arroser des bos-

(1) Voyez au chapitre IV de la Monographie.

(2) En parlant de cette rivière, nous ferons observer que pendant tout le temps de la canicule, on y ramasse tous les soirs, à la lumière, une quantité incroyable de petits papillons blancs comme la neige et qu'on appelle de la manne. Plusieurs personnes en font une espèce de pâte pour engraisser les volailles ou pour attirer les poissons qui en sont très friands.

quets touffus et des prairies toujours vertes, on n'aperçoit, pour ainsi dire, ce village qu'au moment où l'on franchit les débris de ses vieux remparts. Sur la gauche, s'appuyant sur les flancs de la montagne, s'élève l'antique château que les protestants fortifièrent à l'époque de nos guerres civiles. Bouffard La Grange avait choisi ce château pour sa résidence. De là, il s'élançait sur la ville de Castres comme un vautour qui quitte son repaire pour fondre sur sa proie. En face de ce manoir féodal était une église, dont il ne reste que le côté nord-ouest et quelques pans de mur. Le portail et la façade extrêmement remarquables par leurs sculptures, rappelaient les siècles chevaleresques et religieux du moyen âge.

Cette église érigée en collégiale en 1318 (1), avait la forme d'une croix latine, ses dimensions intérieures dont on peut se rendre compte par les restes de ce monument que nous avons visité et dont nous en avons eu le plan entre nos mains, étaient les suivantes :

La nef, 12 mètres de longueur ;

Le sanctuaire, 9 mètres ;

La largeur intérieure de la nef y compris celle des bas-côtés, 10 mètres ;

Celle du sanctuaire avec les deux chapelles adossées au bas-côtés entre ces derniers et les chevets du chœur, 15 mètres.

L'extrémité du sanctuaire comprend deux petits chevets ou chapelles qui forment la suite de celle du chœur et complètent l'édifice en s'appuyant au maître-autel. Celui-ci d'une plus grande dimension se prolonge d'un mètre environ, au-delà, sur le sol d'un petit calvaire qui clôture à son extrémité l'emplacement de cet édifice.

Les bas-côtés formaient huit chapelles dont les arceaux étaient supportés par des colonnes de forme ronde. Les dimensions de ces chapelles dont les traces existent encore étaient de 3 mètres de profondeur sur 2 mètres 50 centimètres de largeur.

(1) Ces renseignements sont tirés en grande partie du travail de M. Massol.

Il ne reste plus de cet édifice que les parties nord-ouest, une partie du sanctuaire et de la façade. Tout le reste est en ruines. Dans la partie conservée sont installées la salle d'école et les archives de la commune. On remarque dans le chevet de cette partie dont les voûtes et les loitures présentent encore le caractère primitif, un autel en bois peint, qui doit remonter à une époque assez reculée. Cette église a été classée au rang des monuments historiques du département du Tarn, en l'année 1845.

Pendant longtemps, Burlats fut la résidence de la reine Constance et de sa fille Adélaïde, qui faisait les honneurs de sa cour, avec cette grâce, cette amabilité qui la rendirent si chère aux poètes et aux héros.

Parmi les montagnes qui entourent ce petit village et qui, toutes, sont couvertes de plantes très recherchées par les herboristes, il en est une dont l'accès est si difficile qu'à cause de cela on l'appelle la *Montagne du Paradis*. Elle est arrosée par le ruisseau du *Lignon* et l'on y trouve du marbre et des pierres curieuses. Les habitants assurent qu'on y voit des corbeaux pendant toute l'année. Nous ne quitterons pas Burlats sans faire mention qu'il y avait autrefois un Chapitre et que ce lieu, où M. de Falgueroles a établi une belle papeterie, produit en abondance de belles et excellentes fraises et framboises.

La papeterie de M. de Falgueroles a été transformée, dans la suite, en une filature qui, vers 1850, est passée dans les mains de M. ^{Bidouze} Louis Combes. Depuis peu, cet établissement a été acquis par M. Alayrac, manufacturier. Cette usine complétée par de nouvelles machines se trouve en ce moment en pleine prospérité et produit d'excellents résultats.

ROCHERS DU SIDOBRE

Les parties les plus élevées de la commune de Burlats présentent une longue chaîne de rochers, dont les formes bizarres et variées étonnent l'imagination. Les uns sont arrondis et allongés en forme de pain de sucre, les

autres forment des tables naturelles entourées de sièges. Ceux-ci ressemblent à des animaux de diverses espèces, et ceux-là s'élèvent comme des maisons énormes qui seraient seules restées debout au milieu de colonnes brisées ou de murs en ruines. Tel est l'aspect général que présentent ces rochers qui sont tous de nature granitique et qu'on désigne sous le nom de *Sidobre*, c'est-à-dire, d'après Borel, *sine opere*, sans travail, sans culture.

Les habitants de Lacrousette montrent aux personnes que la curiosité amène parmi eux un rocher qu'ils vantent beaucoup et qui n'est éloigné de leur village que de dix ou quinze minutes. Il se distingue, par son élévation au-dessus de tous les rochers qui l'entourent, et il offre une singularité qui cause une surprise agréable. Lorsqu'on en est assez rapproché, on entend un bourdonnement continu et quelquefois, comme des espèces de hurlements, qui sortent par de petites ouvertures que la nature a pratiquées dans le rocher; plus le vent souffle avec violence, plus ces hurlements acquièrent de la force, de manière qu'ils sont quelquefois effrayants. Ce bruit dont on peut facilement expliquer la cause, l'a fait surnommer le *Roc Bramairé*.

Non loin de là, on remarque un autre rocher d'une grosseur prodigieuse et qui forme une voûte naturelle, où les bergers avec leurs troupeaux vont se mettre à l'abri de la pluie; ils l'appellent *Peïro à fégnal*, c'est-à-dire pierre à servir de grange. Lorsqu'on est par dessous et qu'on lève les yeux pour examiner la voûte qu'on a sur sa tête, on y aperçoit très distinctement les empreintes de plusieurs pieds d'animaux, tels que bœufs, moutons et chèvres, ce qui semblerait prouver que ce rocher a été une matière molle, qu'il était tourné dans un sens tout opposé, et qu'il fut ensuite déplacé par quelque bouleversement ou par la main des hommes.

Le rocher de *Peïro Poul*, qu'on rencontre dans le voisinage de ce dernier, a été ainsi nommé parcequ'il ressemble à un coq qui mange: il n'a de remarquable que sa forme.

On voit encore dans les mêmes lieux un rocher très remarquable. Ce rocher, qui cube d'après Massol, 52 mètres et pèse 13.780 myriagrammes, est supporté par deux points d'appui fort rapprochés, et qui laissent entre eux une petite ouverture par laquelle un homme ne peut passer qu'en se traînant sur son ventre ; il est taillé en forme de coin : sa partie inférieure, qu'on peut comparer à la partie tranchante du coin, vient s'enfoncer entre les deux rochers qui la soutiennent, tandis que la partie supérieure beaucoup plus grosse, semble attendre le dernier coup de massue qui doit achever de séparer ces rochers et les briser en éclats. Cette énorme masse de pierre est dans un équilibre si parfait qu'un enfant de dix ans peut la mettre en mouvement sans faire de grands efforts, et alors le rocher s'agite comme le rayon d'une balance.

Dans la même commune de Lacrouzette, on remarque un autre rocher beaucoup plus surprenant, quoi qu'il soit immobile sur sa base. On évalue sa grosseur à 294 mètres cubes et son poids à 77.910 myriagrammes ; il est posé sur un rocher bien moins considérable et de forme conique, qui lui sert, pour ainsi dire, de piédestal et qui n'a qu'un mètre carré dans la partie avec laquelle il est en contact ; de là, il se prolonge et s'avance, presque horizontalement, comme une vaste voûte qui n'aurait qu'un seul point d'appui et dont la moitié serait suspendue dans les airs. Lorsqu'on en approche, on dirait qu'il va tomber sur la tête, tant il paraît hors de son aplomb et l'on ne peut se défendre d'un léger mouvement d'effroi. Mais en examinant par quel prodige il se soutient et paraît contredire les lois de la pesanteur, on aperçoit une pierre en forme de coin, qui semble avoir été placée par la main de quelque géant, entre sa masse et son point de contact pour fixer son équilibre.

Telle est la description que fait l'historien Massol, de ce rocher curieux que nous avons visité nous-même.

Lorsqu'on le voit de près et qu'on l'examine avec attention on constate : 1° que le rocher

qui sert d'appui au géant qui vient d'être décrit, quoique de forme conique comme le dit Massol, présente dans sa partie supérieure, à l'aspect *sud*, un plan fortement incliné ; 2° que pour maintenir en équilibre cette masse granitique, deux morceaux de pierre de même nature mais de forme et de volumes inégaux, et non un seul comme le prétend l'historien sus-mentionné, sont placés là comme deux coins de façon à la fixer sur son piédestal ; 3° que ces deux morceaux de pierre sont taillés et posés comme à dessein pour remplacer la partie de pierre qui manque au piédestal, à l'endroit de son inclinaison, pour former une surface plane ; 4° que ces deux pierres sont en apparence d'une nature plus friable et que le temps a déjà commencé de les attaquer dans leurs parties les plus molles. De sorte que si, par un effet quelconque, la cale qui se présente à l'aspect *sud* venait à glisser sur son point d'appui, la masse dont elle sert à fixer l'équilibre tomberait au même instant ; c'est pourquoi on l'appelle la *Peyro-Clabado*, Pierre-Clavée.

Cette pierre a presque la forme d'une grande barque renversée, et présente une longueur de huit mètres environ, elle forme en avant et en arrière de son piédestal, élevé d'environ deux mètres cinquante, deux voûtes de près de huit mètres carrés.

La partie inférieure de cette pierre présente à l'aspect *sud*, des dégradations de formes cylindriques de profondeurs et de dimensions inégales. Ces cavités nous ont paru provenir de désagrégations produites par le temps sur les parties les plus molles, qui se sont ainsi détachées de la masse.

Nous avons constaté encore qu'à une époque pas très éloignée, des industriels du pays avaient déjà commencé d'attaquer avec le ciseau et le coin, le bloc qui sert de socle à la grande roche. Informé de ce fait, la municipalité de la commune de Lacrouzette, à la date du 23 septembre 1872, a pris un arrêté pour interdire à ceux qui exploitent ces pierres, de ne plus toucher, à l'avenir, à aucune de celles qui

sont signalées, par les historiens, comme objets de curiosités du pays. Cet arrêté a reçu la sanction légale par décision préfectorale du 2 octobre suivant.

Les rochers que nous venons de citer et que les écrivains Massol et Nayral nous ont décrits ne sont pas les seuls qui nous paraissent mériter d'être visités par les géologues.

En suivant la route de Vabre, et à trois kilomètres de Lacrouzette, on jouit d'une vue magnifique. On a devant soi la profonde vallée de l'Agoût et à sa droite le flanc de la montagne Ricard, couverts de blocs de granit aux formes les plus bizarres, où l'on voit des rochers monstrueux présentant les formes les plus originales. A ses pieds on voit la coulée dite de las Hortes qui a une largeur moyenne de cent cinquante mètres environ sur cinq à six cents mètres de long.

Lorsqu'on se rapproche de Vabre, en suivant le même chemin, on rencontre une autre vallée entièrement couverte de blocs de granit et au milieu desquels on en remarque un dont la forme rappelle celle du chapeau de curé ; de là le nom que les habitants lui ont donné de : *Capel dal Ritou*.

Un peu plus loin on voit les *Trois Fromages*, groupe de trois rochers placés les uns sur les autres et ayant la forme de fromages.

Sur le haut de la montagne on voit un autre rocher surnommé le *Roc de l'Oie*, à cause de sa forme.

Dans la commune de Lacrouzette se trouvent divers rochers tremblants plus curieux que celui de la Roquette, situé sur le chemin qui conduit de la vallée du Lézer à Lafontasse.

On rencontre encore dans la même commune une très belle cascade formée par le ruisseau du Lignon, surnommée la cascade de la *Ferrière* où les eaux se précipitent d'une hauteur de vingt-cinq mètres au moins.

Le plus joli et le plus curieux rocher de cette contrée est le rocher tremblant de *Sept-Faux*, dans la commune de Burlats. Il est posé sur un autre rocher dont la surface beaucoup plus considérable offre l'aspect d'une sorte d'auge

sur un plan horizontal, avec un léger renflement vers son milieu. C'est sur cette masse qui émerge du sol, à un mètre vingt centimètres environ d'élévation, que se trouve placé le rocher énorme dont il s'agit, semblable à une ovale allongée. Par sa base inférieure il repose sur le renflement de ce dernier. Dans cette position, si au moyen d'un levier (1), on le met en mouvement, les oscillations très prononcées se continuent pendant un temps plus ou moins long, selon l'énergie de l'impulsion développée.

Nous devons ajouter que ce rocher tremblant est surmonté d'une autre pierre de petite dimension qui, dans les mouvements de la première conserve une fixité complète.

Parmi ces rochers du Sidobre qui avoisinent Lacrouzette, on trouve les ruines de deux églises. L'une s'appelait Saint-Michel ; ses fondements et une partie du clocher sont encore en vue sur les bords d'un précipice affreux : c'était autrefois l'église paroissiale de Lacrouzette. L'autre église, dont il ne reste plus que les quatre murailles, portait le nom de Saint-Martial.

Sans nous éloigner du Sidobre, rentrons dans la commune de Burlats, près du domaine de *Cand Soulel*, il existe deux rochers appelés *Rocs dél Piot*, l'un ressemble à une huître renversée sur sa coquille convexe ; sa grosseur est de douze mètres cubes, sa pesanteur de trois mille cent quatre-vingts myriagrammes. Pour si peu qu'on lui donne une légère secousse, on parvient à l'ébranler et il tremble d'une manière très visible. L'autre rocher, d'un volume moins considérable puisqu'il ne cube que dix mètres et ne pèse que deux mille six cent cinquante myriagrammes, est presque rond, quoique aplati sur plusieurs points de sa circonférence. On peut aussi l'ébranler après quelques efforts, mais son mouvement d'oscillation n'est presque pas sensible.

Au-dessous de ces deux rocs, sur le penchant de la montagne qui regarde le soleil levant et

(1) Les habitants du pays ont eu le soin de placer sur le rocher qui sert de base un levier en bois qui sert aux visiteurs pour mettre ce rocher en mouvement.

à une petite distance du hameau de la *Roquette*, est situé le rocher qu'on appelle le *Rocher tremblant*, dont parle Borel dans son livre des *Antiquités de Castres*. Ce rocher se présente sous la forme ovale; sa grosseur est évaluée à treize mètres cubes et son poids est de trois mille deux cent cinquante-cinq myriagrammes environ. Sa partie supérieure est un peu aplatie; la partie inférieure est terminée en pointe et repose sur une roche plate d'une surface d'environ cinq mètres carrés, un peu inclinée dans le sens de la pente du coteau. La roche qui lui sert d'assiette étant légèrement creusée à l'endroit où il est placé, le retient en équilibre, et il n'est arrêté là que par une enrayure ayant une ou deux lignes d'épaisseur au plus.

Lorsqu'on le pousse à plusieurs reprises dans un certain sens qui nous a paru être du *nord* au *sud*, on le voit très distinctement se balancer et obéir aux impulsions qu'il reçoit. Ses mouvements sont assez prononcés pour en reprenant sa position naturelle, écraser une noix ou une noisette que l'on introduirait dans l'ouverture de l'angle ouvert par son inclination.

Les curieux qui vont le visiter le couvrent d'inscriptions ou de devises que le temps efface et qui sont bientôt remplacées par d'autres. Borel nous en a conservé deux en langue italienne qu'on y lisait de son temps. La première est ainsi conçue :

IL PIU ALTO E QUEL CHE TREME

On la traduit par ces mots : *le plus élevé est celui qui tremble*, ce qui peut recevoir un sens physique et un sens moral.

Voici la seconde inscription :

COSI ALMEN TI MOVESSI, O DURA FILI!

C'est, dit Borel, *la devise d'un amant qui accuse sa maîtresse de ce qu'étant aussi dure que ce rocher, elle est encore plus inébranlable*.

Le *Rocher tremblant* est situé sur le côté nord et au bord du chemin qui, de Lafontasse, va traverser le ruisseau de Lézert, tout près du hameau de la *Roquette*. Cette masse granitique n'est qu'à quelques mètres du cours d'eau dont

nous venons de parler; elle est posée sur un autre rocher qui émerge du sol à une hauteur de trois mètres environ au-dessus de la voie sus-indiquée.

A 50 mètres environ de ce point, coule le Lézert, dans un fouillis de rochers de diverses formes et dimensions couvrant entièrement le lit de ce ruisseau et disposés dans des positions très curieuses. L'accumulation de ces roches semble indiquer le résultat d'un cataclysme, car ils ressemblent en réalité à un nombre incalculable de monstres qu'une puissance sur-humaine a réunis sur ce point dans les positions les plus bizarres.

Bien que le ruisseau du Lézert ne présente à la vue qu'un très faible filet d'eau, lorsqu'on en parcourt les bords, on entend à divers endroits comme un bruit sourd et extraordinaire, produit par l'eau qui circule à travers ces rochers. Dans certaines parties, il existe des excavations formant des cascades invisibles qui produisent le bruit dont nous venons de parler.

Parmi les personnes qui, depuis 1556, époque où Borel faisait l'histoire de ces curiosités, sont venues visiter le *Rocher tremblant*, nous citerons, d'après Nayral, l'un des derniers historiens, MM. Marcorelle et Alexandre Dumège, tous deux membres de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Le premier, vers la fin de 1748, parcourut le Sidobre, accompagné d'un autre savant, son ami, et il y prit des notes très exactes, d'après lesquelles il composa, l'année suivante, un mémoire qu'il adressa à l'Académie des sciences de Paris, dont il était correspondant et qu'il publia dans le *Mercure de France*, du mois de mars 1749. M. Dumège a parlé du *Rocher tremblant* dans plusieurs de ses ouvrages.

GROTTE DE SAINT-DOMINIQUE

Au pied de la montagne, sur le penchant de laquelle s'élève le rocher tremblant, on trouve une grotte très curieuse. L'entrée en est inégale et étroite: on ne peut y descendre qu'en

appuyant les mains à terre ou en s'y glissant tout assis. Lorsqu'on est parvenu dans l'intérieur, on se redresse sans difficulté et l'on a par-dessus la tête une voûte qui inspire en même temps l'effroi et l'admiration. Elle est formée par de gros rochers, posés les uns sur les autres, et qui ne se soutiennent en l'air que par leur contact mutuel; ils laissent entr'eux des vides qui donnent passage à la lumière, ce qui fait qu'on n'a pas besoin de flambeau pour se conduire et pour contempler les objets dont on est entouré. On entend sous ses pieds le murmure du ruisseau de Lézert, qui lutte en écumant contre les obstacles qui s'opposent à son passage. Sur la gauche et à l'un des côtés intérieurs de la grotte, on remarque un rocher qui imite grossièrement la forme d'une chaire, et plus loin on en voit un autre, creusé par la chute des eaux, et qui ressemble assez bien à un bénitier; on a beau le vider, il se remplit toujours par l'effet de la filtration. Les habitants de ces montagnes prétendent qu'à l'époque des guerres contre les Albigeois, saint-Dominique vint chercher un refuge dans cette grotte pour se soustraire à la fureur des hérétiques et qu'il y prêchait la parole de Dieu; c'est pourquoi ils l'ont appelée la *grotte de Saint-Dominique*.

Près du bénitier dont nous venons de parler, on aperçoit une ouverture à peu près semblable à celle qui sert d'entrée à cette première grotte; elle aboutit à deux autres plus spacieuses, mais où l'obscurité est assez épaisse: elles sont aussi formées par des rochers amoncelés, comme ceux de la grotte de Saint-Dominique. Ces deux salles ont environ mille toise de longueur sur sept ou huit cents de large, et la voûte de l'une d'elles a plus de trente pieds d'élévation: on y retrouve le ruisseau de Lézert qui roule encore avec plus de fracas, sans être presque aperçu, et va se perdre sous un pont naturel, dont les pierres, arrondies comme des pains, sont d'une blancheur éclatante.

En descendant de la Roquette, du côté d'une métairie appelée le *Roc*, on rencontre un rocher tremblant aussi curieux que celui dont nous

venons de parler et qui cependant n'est pas aussi connu. On raconte que, le 1^{er} septembre 1828, un enfant de six ans le fit trembler. Deux rochers énormes le soutiennent; celui sur lequel il est posé peut avoir environ trente mètres de hauteur sur quatre-vingts de tour, et il s'en échappe une source très abondante qui sert à abreuver tout le bétail de la métairie. Au rocher le plus inférieur, c'est-à-dire à celui sur lequel les deux autres s'élèvent en immense pyramide, est adossé un four qui lui donne un aspect tout à fait pittoresque.

A la vue des innombrables masses granitiques du Sidobre, on ne peut s'empêcher de reconnaître le témoignage irrécusable d'un de ces grands cataclysmes qui, dans les temps les plus reculés, ont changé la face du globe.

LE CARLA

Non loin du dernier rocher tremblant qui vient de fixer notre attention, on rencontre, dans un site pittoresque, un domaine très agréable, ayant appartenu à M. Roux, ancien procureur du roi, à Castres. Des fondements d'une assez grande étendue, qu'on a découverts en travaillant la terre et quelques papiers que possédait le propriétaire, établissaient qu'avant les guerres civiles ce lieu était un hameau. Deux vieilles traditions disent aussi que le Carla a été la maison de plaisance du doyen du chapitre de Saint-Pierre de Burlats, et une propriété de la société des Jésuites. Une pierre qu'on trouva vers l'année 1797, et qui existait en nature sur un des murs de l'ancien château du Carla, du côté du midi, où M. Roux l'avait fait placer, vient à l'appui de ces deux traditions; elle témoigne, du moins, que le propriétaire de ce domaine était un personnage important, faisant partie d'un ordre religieux. Sur cette pierre sont gravés un écusson, au champ d'argent, avec un lion d'or, surmonté d'un lambel de gueules. Sous l'écusson on lit, d'un côté, *Ave Maria*, en lettres entrelacées, et de l'autre, *Jesus hominum salvator*.

Dans ces dernières années, le domaine du

Carla est devenu la propriété de M. Eugène Fau qui y a fait bâtir un beau château du style moderne.

MONT PUYTALOS OU COTE DES BIJOUX

A un quart de lieue, nord-est de la ville de Castres, est un petit coteau ou monticule appelé *Puytalos*, par les uns, et *Côte des Bijoux*, par les autres ; il abonde en pétrifications et cristallisations extrêmement variées. On y a trouvé des côtes de melon, des écorces de citron, des coquilles, des os de poisson et des amandes changées en pierres cristallisées(1).

Les pétrifications, cristallisations et priapites de notre *Côte des Bijoux* sont très recherchées par les personnes qui s'occupent de former des cabinets d'histoire naturelle. L'on en expédie quelquefois à Paris et même dans les pays étrangers, aussi les lieux qui les renferment sont-ils souvent explorés par les curieux et les savants. Dolmieu, l'abbé Rosier, vinrent les visiter dans le dernier siècle, et ils ont fourni au colonel Dupuy, le sujet d'un mémoire très intéressant, dont il fit lecture à une des séances de l'Académie royale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

LE PONT DU FRAISSÉ

Les ravins entre lesquels on voit couler le ruisseau du Fraissé, sur lequel s'élève le pont qui en porte le nom, n'est guère éloigné de la Côte des Bijoux. Plusieurs personnes prétendent y avoir trouvé des œufs d'aigle pétrifiés. S'il faut les en croire, ces œufs, lorsqu'on les agite, laissent entendre un bruit léger occasionné par la glaire et le jaune que le temps aurait durcis et qui forment un corps séparé dans celui qui lui sert d'enveloppe ; ce sont, sans doute, les *pierres d'aigle*, dont parle Borel dans son livre des *Antiquités* de la ville de Castres. Tout cela nous paraît fort douteux.

(1) Nous avons déjà dit un mot de ces cristallisations au chapitre I^{er} de la Monographie, en parlant de la géographie physique de la commune.

AUTRES CURIOSITÉS

Il paraît que les terres qui avoisinent la ville de Castres et les eaux séléniteuses dont elles sont imprégnées, possèdent une vertu particulière pour pétrifier les objets qui ont, pendant longtemps, avec elles, un contact non interrompu. Sur les bords de la rivière de Durenque, entre le château de Gaïx et Lavitarelle, il existe une petite grotte, qui n'a pas plus d'un mètre carré de surface, sur deux mètres de hauteur, et qui est toute tapissée de mousse pétrifiée. L'entrée en est cachée par des plantes vivaces ou rampantes, ce qui est cause qu'elle n'est guère connue que de quelques personnes : c'est, dans son genre, une miniature achevée.

Sur la rive gauche de cette même rivière de Durenque, entre le pont de Penchenéry et la première papeterie (1) qu'elle faisait mouvoir jadis, on voit un gros rocher qui mérite d'être mentionné. Lorsqu'on en fait tomber quelques quartiers, on y trouve des blocs d'un cristal très pur, qui pourrait être ciselé et qu'on aurait cherché sans doute à exploiter, si la veine qui le produit était plus abondante.

Près du hameau de Tournemire, il existe quelques silex très précieux : ils ont, dans leur intérieur, une espèce de cristallation extrêmement compacte, qui mord très bien sur le verre ; elle participe de la nature du diamant à vitrier et pourrait très bien le remplacer dans l'usage auquel il est spécialement consacré.

S'il faut s'en rapporter à Borel, le domaine de Gourjade, à un quart de lieue de Castres, et les terres qui entourent Labruguière, possédaient jadis d'autres pierres non moins précieuses, puisqu'il certifie qu'on y trouvait de belles marcassites.

Le même écrivain prétend que les environs de Saix sont favorisés d'une fontaine qui pétrifie, au bout d'un certain temps, tous les objets qu'on y dépose. Elle offre, dit-il, aux recherches des amateurs, un grand nombre de pétrifica-

(1) Il n'existe plus aucune papeterie sur la Durenque.

tions, telles que feuilles racines et capillaires.

Près de Dourgne, on voit une autre source non moins remarquable. Les habitants des campagnes voisines assurent qu'elle guérit toutes les maladies cutanées; et ceux de Dourgne, en particulier, certifient qu'elle a un flux et reflux comme les eaux de la mer. On trouve aussi, non loin de cette ville, de petites pierres qui ont la propriété singulière de détonner quand elles ont été exposées pendant quelque temps à l'action de la chaleur. Le 15 décembre 1836, M. de Quatrefages en présenta à l'académie des sciences de Toulouse plusieurs échantillons, qui avaient été apportés de Dourgne par M. Adrien de Vallerangues, et ils furent examinés avec un vif intérêt.

LE THORÉ A CAUCALIÈRES

Après de Caucalières, la rivière du Thoré qui, jusque-là, promène ses eaux sans rencontrer le moindre obstacle, disparaît tout à coup dans quatre cavités effrayantes. Elle parcourt ainsi, sans être aperçue, une distance d'environ huit cents mètres, et sort ensuite de ces gouffres profonds par deux ouvertures qui sont au pied de la montagne; ce phénomène n'est apparent que dans l'été, lorsque les eaux sont basses; alors toute la rivière est engloutie. Mais quand les pluies ou les inondations ont enflé son cours, les cavités qui la reçoivent n'étant pas assez grandes, elle les déborde, passe par-dessus et trompe l'espérance des curieux. Il est à présumer que cette rivière fait de nombreux détours dans l'intérieur de la terre, puisque l'on a plusieurs fois observé que si elle est troublée, au moment où l'on commence à la perdre de vue, il faut attendre plus d'une heure avant de voir sortir de l'eau trouble par les ouvertures qui la rendent à la lumière. On ne peut employer que ce moyen pour vérifier combien elle emploie de temps à parcourir le souterrain; car rien de ce qu'on y jette n'en sort: plusieurs malheureux pêcheurs y ont été entraînés par la rapidité du courant et jamais on n'a revu leurs cadavres.

Dans les rochers qui entourent le village de Caucalières, on trouve des salles immenses, dont les voûtes et les parois sont formés naturellement d'énormes blocs de pierre; elles sont plus vastes et aussi curieuses que la grotte de Saint-Dominique; mais, comme elles sont plus éloignées de Castres, elles ne reçoivent pas autant de visites et ne sont pas aussi connues.

GROTTE DE CAMBOUNÉS

Le village de Cambounés, situé dans une gorge des montagnes qui entourent la petite ville de Boissezon, possède une grotte extrêmement intéressante; on n'y entre que par une ouverture très étroite. Immédiatement après avoir franchi l'entrée, on descend par une pente si rapide que, si l'on ne prend ses précautions, on est fort exposé à glisser et à rouler jusques au fond de la grotte. L'intérieur en est si obscur qu'on ne doit point s'y engager sans être muni de flambeaux et accompagné d'un guide. Si on en considère la voûte, qui est très élevée, on la voit remplie de cristallisations auxquelles la nature a donné mille formes diverses et qui, se renvoyant les unes aux autres les reflets de la lumière, forment des scintillations si éblouissantes, qu'on se croirait transporté dans un de ces brillants palais dont parlent les romans féeriques. La surprise qu'on éprouve d'abord à l'aspect des beautés qui vous entourent fait bientôt place à un léger mouvement de crainte. A l'extrémité de ces voûtes souterraines, là où vont se perdre par gradation toutes les arcades cristallines qui soutiennent cet édifice magique, on entend un bruit sourd et lugubre dont on cherche vainement à deviner la cause, et qui acquiert plus d'intensité à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur de la caverne. Lorsqu'on est parvenu au point le plus éloigné, toutes les incertitudes cessent, et l'on reconnaît que le bruit dont vos oreilles sont frappées, n'est causé que par la chute d'un petit ruisseau qui, après avoir arrosé les prairies voisines, s'engloutit dans ces vastes cavités; ses eaux bouillonnantes s'y précipitent

avec fracas et, jaillissant par le brisement des rochers, retombent à vos pieds.

Pour arriver à cet endroit, il faut parcourir un certain espace de la première salle, à travers un nombre considérable de rochers couverts d'un liquide visqueux qui peut à chaque instant occasionner votre chute ou des accidents plus graves. Parvenu à ce point, on rencontre comme une cloison de rochers amoncelés les uns sur les autres et formant comme une barrière infranchissable. Mais on remarque sur le côté droit une petite ouverture qui, en se plaçant à plat ventre, permet de pénétrer dans une seconde partie de la grotte. En cet endroit, on remarque un enfoncement du sol, ayant la forme d'un puits, qui reçoit les eaux dont on vient de parler. Les habitants du pays prétendent qu'au-delà du puits, il existe d'autres souterrains, mais personne n'a voulu y pénétrer.

LE TROU DU CALEL

Si M. M^{re} Nayral est le seul auteur qui ait parlé de la grotte de Cambounés, on a beaucoup écrit, en revanche, sur une caverne infiniment plus grande qu'on trouve au midi de Sorèze, sur le revers de la montagne Noire et qu'on appelle le *Trou du Calel*. Elle a fourni à Faléry, à Borel, à Lenormand, à Massol, des détails plus ou moins circonstanciés et en dernier lieu, c'est-à-dire, en 1822, le docteur Clos en a fait une longue description à la fin d'un ouvrage historique sur Sorèze et ses environs, dont il est l'auteur.

M. M^{re} Nayral s'est servi de ces écrivains pour nous donner la description des parties les plus intéressantes de ces souterrains qui constituent un des phénomènes les plus extraordinaires de la géologie.

La partie de la Montagne Noire, où est situé le *Trou du Calel*, s'appelle le *Causse*.

Elle paraît avoir été, dans le temps, entièrement bouleversée ; elle est pleine d'excavations au-dedans et au-dehors. C'est là que l'on trouve des pyrites, des fragments de lave et de basalte et des couches de rochers perpendiculaires. La vaste grotte du *Calel*

s'étend presque dans tout l'intérieur ; au-dessus est un grand bassin en entonnoir qui communique dans cette grotte par un gouffre très profond, et ce n'est pas sans intérêt que l'on voit aujourd'hui le hameau du Causse bâti dans l'ancien cratère de cette montagne, que tout annonce avoir été volcanisée. Les eaux du bassin se réunissent d'abord en petits ruisseaux ; mais parvenues au bas, elles se dispersent de nouveau, filtrent à travers les terres et vont former, sans doute, le ruisseau qui traverse la grotte ou la belle fontaine qui sort, en divers temps, des rocs de la *Fendeille* (1).

Le gouffre dont il est ici question a une profondeur de 14 mètres et ressemble au pavillon d'un entonnoir ; il se termine par une espèce de tuyau qui s'enfonce dans l'intérieur de la montagne. Jadis les regards des observateurs pouvaient plonger dans le fond de cet abîme ; mais, depuis quelques années, un rocher de 10 pieds de haut sur 8 de large, s'étant détaché des parois du gouffre, est venu se placer en travers au-devant du tuyau et il en cache l'entrée ; cependant il ne ferme pas le tuyau hermétiquement pour qu'on ne puisse y pénétrer. On y descend jusqu'à une certaine profondeur ; mais bientôt après on marche sur des pierres mouvantes et la pente devient si rapide, qu'on est forcé de s'arrêter pour ne pas s'exposer à de grands dangers : tel est l'aspect extérieur que présente la montagne du Causse. Pénétrons maintenant dans l'intérieur par le *Trou du Calel*, avec un guide et des flambeaux.

On trouve d'abord une ouverture d'environ deux mètres ; on avance : le sol qu'on a sous les pieds est très incliné et glissant ; les voûtes qui sont sur votre tête menacent de laisser échapper des pierres énormes qui paraissent prêtes à vous écraser. Il faut tantôt se courber, tantôt marcher en profil et l'on aperçoit à côté de soi, d'intervalle en intervalle, des puits d'une profondeur inconnue.... ; le chemin devient ensuite plus praticable ; il vous conduit en descendant toujours sur les bords d'un ruisseau très limpide qui coule paisiblement dans le fond de la caverne. Lorsqu'on a traversé ce ruisseau, on entre dans une galerie magnifique qui sert

(1) Extrait des Annales de statistique, 13^e livraison, année 1803.

de communication à plusieurs salles très vastes, la plupart de forme circulaire et toutes décorées de marbres, d'albâtres et de cristallisations.

La première salle qu'on rencontre est celle qui mérite le plus d'être observée: on y voit une stalactite un peu roussâtre qui descend de la voûte jusqu'à terre et dont les dimensions sont si bien proportionnées qu'au premier abord elle ressemble à une colonne placée dans cet endroit pour soutenir le plafond; mais lorsqu'on la regarde de près, on s'aperçoit que sa partie inférieure est séparée du piédestal d'environ six pouces, et qu'après avoir été cassée par quelque accident fortuit, elle est demeurée suspendue à la voûte. Toutes les parties de cette colonne ont entre elles un rapport si régulier et si parfait qu'on dirait qu'elle a été travaillée par la main d'un artiste: le piédestal peut avoir quatre pieds de hauteur; il est large rond et cannelé. Le fût de la colonne qui, comme nous l'avons déjà dit, est séparé de six pouces de ce piédestal, a plus de douze pieds d'élévation sur un pied six pouces neuf lignes de diamètre: il est cylindrique et très légèrement renflé dans le milieu. Quant au chapiteau il tient à la voûte; l'on ne peut l'observer en détail. Les parois voisines de la colonne sont chargées avec profusion de stalactites qui imitent parfaitement un drapeau placé sur une corniche, et dont les franges descendent avec grâce sur des décorations non moins élégantes. Tous ces objets cristallisés, parsemés de prismes, de miroirs à facettes et d'une infinité d'autres ornements, réfléchissent mille fois la clarté des torches qui guident vos pas et forment un spectacle d'une majesté imposante.

En sortant de cette belle salle, on trouve des passages encore plus difficiles et plus dangereux que ceux qu'on a déjà suivis. Si on les franchit, en se traînant sur le ventre et sur les mains, on arrive dans d'autres salles aussi spacieuses qui présentent les mêmes phénomènes. Outre les concrétions terro-aqueuses qui en tapissent presque tous les rochers, on y voit

du marbre statuaire et des albâtres de la plus grande beauté. Une de ces salles est habitée par un nombre considérable de chauves-souris; elles s'en sont emparées d'une manière si exclusive qu'elles n'en sortent jamais, et lorsque la clarté des flambeaux vient dissiper l'obscurité habituelle qui les environne, elles quittent toutes leurs trous et font tant de bruit en volant qu'on en est presque effrayé.

Malgré tous les dangers auxquels on s'expose en visitant cette caverne, surtout lorsqu'on veut en parcourir toutes les sinuosités, en sonder toute la profondeur, nous n'avons pas ouï dire que personne y ait encore péri. On prétend néanmoins que beaucoup de curieux ont été au moment d'y trouver la mort: entr'autres exemples que nous pourrions citer, nous ne rappellerons que le suivant. Au commencement de l'année 1828, deux professeurs du collège de Sorèze y entrèrent de grand matin, sans guide et avec un seul flambeau. D'observation en observation, ils furent conduits plus loin qu'ils n'avaient pensé, et ils finirent par s'égarer. Le flambeau s'éteignit avant qu'ils eussent retrouvé le chemin qui devait les ramener au jour. Pour y suppléer, ils coupèrent en lambeaux leurs vêtements et les brûlèrent; mais cette ressource étant épuisée, ils perdirent tout espoir de sortir de ce noir dédale. Ils s'assirent sur un rocher, poursuivis de pressentiments sinistres, et ils n'attendirent leur salut que de la Providence. Cependant toute la journée s'était passée sans qu'on les eût vus à Sorèze; la nuit arriva et ils n'avaient pas encore paru. Comme ils n'avaient prévenu personne qu'ils allaient faire cette promenade, on ne savait où les chercher et l'on avait de grandes inquiétudes sur leur compte; heureusement pour eux, quelqu'un se rappela que la veille on les avait entendus parler du *Trou du Calé*; leurs amis y coururent, accompagnés de personnes qui en connaissaient tous les détours: on les trouva accablés de fatigues, maudissant leur imprudence, et se croyant destinés à mourir de faim et de désespoir.